

L'audacieuse excursion de Microminus, Gaule-trotter au petit pied, aux abords des Grandes Villes de France

Ça y est, Pierre Jourde a franchi le pas. Il le tient, son écrit sulfureux, celui qui va définitivement lui attirer une authentique mauvaise réputation auprès des médias, de l'intelligentsia de gauche, des charitables consciences « Touche pas à mon pote ». Il l'a commis, le brûlot qu'on lui reprochera jusqu'au bout et qui va peut-être lui faire encourir, ô doux frisson, des problèmes dans son *cursus honorum*. Il l'a défectuée, son *École des cadavres*, *in extremis* trois mois avant Sarko, comme Céline ses pamphlets, deux ans avant Pétain.

Abandonnant la critique littéraire dans laquelle il excellait, il passe en effet à la satire sociale, avec ses *Carnets d'un voyageur zoulou dans les banlieues en feu*¹. Hélas, ce morceau de bravoure sans estomac suit un parcours logique, tombant d'abord dans les talons avant d'aller se loger à l'endroit auquel est voué tout bol alimentaire.

Je n'ai pas envie de faire dans la dentelle à propos de ce texte. De toute manière, Jourde serait bien en peine de se sentir offusqué par les insultes que l'on pourrait proférer à l'encontre de sa prose, puisqu'*elle ne lui appartient pas*. Son opuscule n'est guère qu'un vaste montage, un laborieux enfilage de copier-coller, un *best-off* de commentaires journalistiques et d'opinions calibrées à dimension de crânes d'œuf. Où résonne la voix authentique de Jourde dans ces cent pages ? Nulle part – parce que ses vérités majeures sont celles du premier venu. Et partout – pour la même raison. Le seul tour de force est d'avoir pu si habilement condenser la doxa et le corps de doctrine du sarkozisme ordinaire. On ne peut qu'applaudir à cette réussite totale. Un qui doit râler, c'est Finkielkraut, de s'être fait coiffer au poteau sur son propre champ de courses par un vulgaire prof de lettres... Mais cette cristallisation d'un état du discours français contemporain est l'unique « qualité » à concéder à ce livre.

Par un artifice littéraire classique, au XVIII^e siècle notamment, Jourde nous téléporte dans une République miroir de la sienne, où, pour maintenir l'ironie de l'ensemble, la perspective des problématiques sociales est renversée. De la sorte, Jourde se veut le Voltaire de son temps. Loin s'en faut, étant donné que l'équipée de ce Micromégas se mue en témoignage de Microminus.

Cette drolatique affabulation se déroule en Nubie, contrée africaine islamisée ayant toutes les difficultés du monde à gérer ses « jeunes » (lire : ses deuxième et troisième générations d'immigrés maghrébins) qui prennent le contrôle des banlieues, en font des zones de non-droit et y ravivent les formes les plus archaïques du conservatisme moral, de l'oppression de la femme, etc. N'omettons pas de mentionner que, selon l'optique en chiasme qui régit la machinerie, les minorités fauteuses de troubles sont composées de Belges, blonds bien bâtis, rougeauds aux yeux bleus, catholiques intégristes soucieux de garantir la pureté de leurs femelles en les contraignant au port des chaussettes de laine, sans quoi elles se voient automatiquement classées dans la catégorie des « grosses putes ».

Nul besoin d'être grand clerc pour rectifier, d'une brève torsion, la situation étudiée en creux dans cette « utopie ».

¹ Gallimard, mars 2007, 110 pp., 7€.

Évacuons d'abord un aspect déplaisant, mais relativement véniel en regard de la gravité d'autres interprétations : celui du choix des nationalités en présence. À l'instar de la multitude hexagonale bavarde dont il est issu, Jourde ignore tout du voisin limitrophe dont il pare les ressortissants des plus affligeants stéréotypes pour les prêter à ses « immigrés ». D'abord, si la Belgique voyait s'enfuir ses habitants « par millions », elle serait désertifiée à la vitesse de l'éclair... Et puis surtout, quand il prétend reproduire les paroles de deux Belges dans le métro, Jourde quitte les Philosophes des Lumières pour les spotlights du Café théâtre, en leur mettant à la bouche cet ésotérique charabia bruxellois, tout de sonores « krrr krrr », d'euphémiques finales en -ke et de grassouillets « allèï allèï » qui font rigoler les Français, irrémédiable bon public dont le sens de l'humour n'a apparemment pas évolué d'un iota depuis la Grande Guerre. Bien sûr, s'il compte promouvoir le fruit de ses réflexions en librairie avec de grotesques chaussures rouges, une salopette en jeans, une permanente de clown et l'index en l'air, je pardonnerai volontiers à Jourde cette erreur d'appréciation, si désagréablement réductrice. Mais j'incline plutôt à croire que, s'il a pris les Belges, coqs wallons ou Flamands roses, en guise de peuple migrateur, c'est par commodité, partant par lâcheté. Pour ne pas avoir à projeter, même en imagination, des *Français* dans un pays d'Afrique. Je m'interroge quant à cette façon de biseauter la Psyché de son uchronie. Pourquoi ne pas avoir implanté *ses propres congénères* dans cet équivalent tropical ? Je serais heureux qu'il me l'explique, après avoir au préalable potassé ne fût-ce qu'un *Que sais-je ?* sur la Belgique.

Enfin... Ne lui demandons pas un surcroît d'efforts, il devra en fournir de plus considérables pour dépasser quelque peu la barre à laquelle il a placé sa dernière parution. Car la rédaction de ce libelle n'a guère dû lui prendre beaucoup d'énergie ni mobiliser trop de neurones. Il lui a simplement suffi, comme indiqué *supra*, de compiler des avis *ready-made* tels qu'il en foisonne dans la presse, lors des émissions du maître à penser Guillaume Durand ou dans les meetings du Chevalier de Villiers, pour boulonner son chef-d'œuvre avec des « or », des « donc » et des « c'est pourquoi ». Les rares fois où il s'immisce dans ce florilège, et encore sous la couarde rhétorique de la question oratoire, Jourde oriente son « récit » vers les idées qu'il veut instiller dans les mentalités où – prêche pour convertis – elles ont déjà été fermement enracinées par ses pairs, les scribouillards dans le vent de l'écumante République laïque.

Ainsi, page 18, après avoir exposé qu'en Nubie le vocable « jeune » servait, par hypocrisie et correction politique, à masquer une autre réalité sociologique, Jourde glose-t-il :

Le voyageur ne s'y retrouve plus lorsqu'il entend l'expression : *jeune des quartiers sensibles*. Une sensibilité particulière porte-t-elle au viol ? Lynche-t-on les homosexuels par délicatesse ? Par susceptibilité ?

Jourde connaît mieux que moi, j'en suis sûr, la dénomination philologique précise du glissement sémantique qu'il opère entre « sensible » et « sensibilité ». Quoi qu'il en soit, en langage humain, une telle extension se traduit par « mauvaise foi ». Elle s'avère surprenante venant d'un spécialiste des mots, d'un dénicheur patenté de lourdeurs stylistiques chez ses confrères.

Je suis d'accord avec Jourde pour dire que le jargon définissant les rapports avec l'altérité, les communautarismes ou les faits de délinquance, est sans doute biaisé en France par un pesant héritage, dicté, en partie, par des années de martèlement antiraciste et de tolérance forcenée. Il oublie cependant que cette *politically correctness* ne s'applique pas qu'aux jugements « ethniques », mais également à la sphère du

travail, aux handicapés, au vocabulaire médical, à la vie privée, etc. Elle entre dans une spirale de consommation conjuguée à un juridisme galopant qui déborde des cadres mentaux de Jourde et qui pèserait trop sur ses frêles épaules s'il se mettait en charge de l'ébranler dans ses fondements.

On éprouve beaucoup de mal à suivre le raisonnement de Jourde dès qu'il se mêle de poser une adéquation, très malaisément tenable, entre la soi-disant « hypocrisie langagière » qu'il dénonce, son concept flou de « jeune », et les notions de « crime » et d'« origine » de son auteur :

Il ressort du langage des Nubiens [lire : Français] que, si l'on doit qualifier l'auteur d'un délit ou d'un crime, ce pourra être en rapport avec la jeunesse de son auteur, la sensibilité de son quartier, mais jamais avec sa belgitude. La jeunesse et l'habitat peuvent pousser au crime, la belgitude n'a pour effet que de rendre victime celui qui en est affecté. Les *jeunes* l'ont d'ailleurs parfaitement compris, qui se réclament de ce statut de victimes, pour l'opposer légitimement à toute espèce d'autorité.²

Révolution dans les sciences humaines ! Jourde réhabilite le criminel-né de la fin du XIX^e, à la différence près que lui ne palpe pas les pariétaux mais examine le profil identitaire revendiqué. Profil parfaitement indiscernable car que recouvre sa « belgitude » ? La maghrébinitude ? L'islamitude ? L'arabitude ? La rapidité ? La casquetterenversitude ? La tout-ce-que-je-crois-savoir-des-fils-du-Coranitude ? Que ce Lumbroso en herbe nous éclaire !

Puis il soutient, goguenard :

Quels sont les auteurs de ces actes [de vandalisme et de déprédation] ? Les statistiques policières et judiciaires sont formelles : des Nubiens [lire : Français], en très grande majorité. Il est d'ailleurs interdit de se livrer à des recherches sur l'origine ethnique des délinquants. Ce serait, en effet, du racisme et de la *stigmatisation de toute une population*.³

Jourde s'empêtre à cautionner le plus borné et le plus abject des scientismes. Ok, Pierrot, les Arabes sont biologiquement programmés à devenir des casseurs. Et maintenant, on cherche dans l'ADN des Gaulois s'ils ont le gène de la grande gueule, comme les trois quarts du globe s'en persuadent empiriquement depuis des décennies ? Quel cheminement peut pousser un intellectuel à s'appuyer sur (l'aphorisme est de Fabre-Luce) « cette forme la plus élaborée du mensonge » que sont les statistiques, plutôt que sur le facteur humain, la nuance, la finesse d'esprit ? Gageons qu'avec ces conceptions, les futurs classiques du génie français seront écrites sous Excell et non plus en Word...

Ceci étant, Jourde le montre, il a soif d'exactitude. D'accord. Alors, plongeons-nous dans son délicat chapitre « La quatrième cataracte », consacré aux événements qui provoquèrent les émeutes de l'automne 2005. Laissons s'écouler les eaux fertiles de son Nil verbal, avant qu'il se change en sang :

Une nuit, dans la grande banlieue nord-est de Méroé, le bruit de l'arrivée imminente de la police se répand parmi un groupe de jeunes qui vaquaient tranquillement à leurs occupations dans la rue ou visitaient un chantier. Ils se dispersent en courant. Terrorisés, deux d'entre eux escaladent les grilles barbelées qui barrent l'accès au Nil au-dessus de

² p.19.

³ p.19.

la quatrième cataracte. Partout, des panneaux interdisent l'entrée et signalent le danger. Les jeunes se jettent dans le Nil, espérant ainsi échapper à l'attention des forces de l'ordre. Hélas, précipités dans la quatrième cataracte, ils s'y noient.

[Suit le récit des émeutes et de la réaction, comme d'habitude inutile, des politiques]

Les deux jeunes qui s'étaient jetés dans le Nil ont été considérés comme des victimes. Cela peut interloquer l'étranger qui connaît mal la Nubie. Avaient-ils des raisons d'être à ce point effrayés par l'arrivée de la police ? On l'ignore encore, tant sont grandes en Nubie la clarté et la franchise qui entourent bien souvent ce genre d'affaire. Toujours est-il que ces jeunes se sont d'eux-mêmes précipités dans un lieu interdit et signalé comme dangereux. D'une certaine manière, on pourrait les tenir pour les premiers responsables de leur propre mort. Or, en Nubie, une telle hypothèse n'est pas envisageable.⁴

Je viens, Monsieur Jourde, de retranscrire vos phrases et, arrivé au bout du paragraphe, je me demande comment il ne vous est pas monté la nausée en les sortant de votre for intérieur ; comment vous avez pu, sans vergogne, les encreur sur une page blanche, en vous pouléchant d'avance les babines à la pensée de l'éditeur établi qui aurait l'audace de publier cette quintessence.

J'ignore comme vous ce que ces « jeunes » avaient à cacher, ce qui les a incités à fuir devant les forces de l'ordre. Je n'ai pas l'impudence de me mettre dans la peau de qui que ce soit, agneau ou voyou, pour motiver ou justifier ce mouvement de panique. Par contre, je trouve immondes vos sous-entendus gros comme des maisons (eh oui, vous êtes capable d'une telle originalité) lorsque vous semblez imputer le décès de ces enfants à leur mépris des panneaux, et par là remettre en cause leur statut *objectif* de victimes. Pour peu, vous nous feriez gober que ces deux présumés coupables se sont suicidés parce qu'ils ne savaient pas lire une signalétique de chantier et qu'ils avaient peur que, au terme d'une garde à vue, les cognes révèlent leur analphabétisme au grand jour...

Jamais vous ne parlez de l'attitude pacificatrice des parents, de leurs appels (vains mais dignes) au calme. Avez-vous d'ailleurs eu le cran de leur adresser un SP de vos *Carnets* ? Peut-être en tireriez-vous le juteux bénéfice d'une Fatwa, comme votre *alter ego* en philosophie Redeker, qui a connu la trouille et des conditions extrêmes (subsister tous volets clos et le téléphone débranché pendant deux mois) avant d'oser revenir rôder dans un studio de télé. Je sais pour ma part que, si un plumitif se permettait d'ébaucher de si facétieuses sordidités au sujet la mort d'un des miens, je viendrais en personne vider avec lui le pus de cet abcès efflorescent.

Certes, vous allez agiter les mains, secouer la tête et resservir votre théorie de l'injuste concurrence des victimes, en vous retranchant derrière votre rôle innocent de comparatiste des traitements de faveur et de défaveur. Je vous entends déjà rétorquer : « C'est vrai, quoi, je parle, moi et personne d'autre, du Juif torturé à mort ; des filles immigrées violées par les leurs ; de la jeune fille immigrée brûlée à 70% dans un bus incendié par d'autres jeunes immigrés. C'est pas de l'impartialité, ça ? » Non, cela n'est pas de l'impartialité. Ce sont des alibis de convenance au polémiste qui grappille auprès des médias (dont vous vous lamentez qu'ils soient si formatés et asservis, mais auxquels vous recourez sans cesse) ce qui apporte de la farine à son moulin. Vos diatribes retorses sur la discrimination des victimes, sur la xénophobie à l'égard de l'ethnie d'accueil, sur les petites frappes, valent les billets d'humeur de la crème des journaux d'extrême droite. Au moins ce genre de presse a-t-elle le culot de ne pas camoufler, derrière de biscornues et cauteleuses métanarrations, ce qu'elle fustige et

⁴ pp.31-32.

d'assumer, avec le cortège d'aberrations, d'outrances, d'erreurs et d'obscénités que cela suppose, une forme de radicalité à l'encontre du pouvoir.

Vous, vous jouez sournoisement le jeu du pouvoir, tout en feignant de mener votre subversion en cavalier seul. Votre texte suinte la confiance dans le modèle de société qui est la vôtre (celle de la République, mais surtout celle du Développement, de la Croissance, du Progrès) et que viendrait saboter une tribu d'ingrats basanés, fanatiques, barbares, voleurs, lapideurs, lyncheurs, violeurs, antisémites, lâches n'agissant qu'en meute, insultants, vandales, « petits dieux » fétichistes de leur mère et de leur religion, tabasseurs d'éducateurs et d'ados blancs bien propres sur eux, pollueurs, compulsifs de l'expectoration, malintentionnés, manipulateurs, ataviquement irrespectueux, provocateurs, homophobes, hygiénistes, pyromanes, ultramachistes, pornophages, etc⁵. Mais leur péché suprême et impardonnable est de ne pas savoir estimer les bienfaits de la nation civilisée, au passé colonial altruiste, aimante, pétrie d'universalisme et de nobles idéaux, conciliante, hypertolérante, qui leur ouvre les bras et leur tend ses mamelles⁶. « Écoles, autobus, usines et commerces représentent des moyens d'intégration. C'est leur existence qui fait que les banlieues nubiennes ne sont pas encore tout à fait des ghettos. »⁷, assurez-vous au lecteur, qui se croit un instant revenu aux phylactères radieux de *Tintin au Pays des Soviets*. Et plus loin, cet hymne au management des ressources humaines, autochtones ou immigrées :

Les jeunes qui tiennent les murs, dans les cités nubiennes, se plaignent du manque de travail. S'ils avaient du travail, tout irait mieux. Et, en effet, il y a là, contre les murs des cités, un tel concentré d'énergie, de goût de l'effort, de compétence et de sociabilité qu'on se demande ce que les chefs d'entreprise attendent. Il faut se mettre à la place de l'un de ces jeunes, de ceux qui attaquent le bus et participent aux émeutes, par défaut d'emploi. On comprend son amertume. Depuis longtemps, son plan de carrière était tracé. Mû par le désir de sortir du ghetto, il a mis toutes les chances de son côté. Notamment à l'école. Il y a les laborieux, les fayots. Ce n'est pas son genre. Assiduité, discipline, travail, politesse : autant de choses dont il n'a pas eu besoin. Il a réussi à échouer en s'en passant. C'est un homme libre, il n'accepte aucune autorité et aucune règle. Qu'attendent donc les patrons nubiens pour l'embaucher ? Est-ce un réflexe anti-belge [lire : anti-immigré] qui pousse les chefs d'entreprise et les patrons de discothèque à rejeter les geubs [lire : beurs], ou la crainte de voir se renouveler des problèmes que certains geubs leur ont déjà posés ? [je souligne]⁸

⁵ Cette liste, non exhaustive, se base sur le portrait, dressé au fil des pages, de cet être générique qu'est le « jeune ». Elle reflète la connaissance que Jourde prétend avoir du « beur », de ses coutumes, de sa religion. Mais sur ces sujets aussi, il y a de nombreuses défaillances. L'observation empirique, et plus encore l'embrouillamini ludique de sa narration, débouchent sur des aberrations telles que celle-ci : « C'est pourquoi [certains prêcheurs catholiques intégristes] se montrent intraitables avec le péché mortel de luxure. Dans le cas de l'homme infidèle, ils n'y vont pas de main morte : ils exigent une confession en bonne et due forme, et en pénitence au moins trois *pater* et deux *ave*. Pour la femme, ils se contentent d'une bonne crémation, seule manière de la purifier de la souillure. » Si Jourde file la métaphore catholique, il n'est pas pertinent de parler de la crémation comme châtement ; s'il compte parodier l'islam, qu'il sache que la confession n'y est pas pratiquée. Alors, qu'est-ce à dire au juste ? Que tente-t-il de nous expliquer, si ce n'est une chose dont il espère que nous soyons déjà persuadés : la fondamentale sauvagerie de l'« immigré » ?

⁶ Soulignons à ce propos que la référence à « la jeune fille brûlée à 70% » dans un bus est aussi indécente que la réécriture de la mort des deux « jeunes » électrocutés : elle n'intéresse Jourde et n'a de valeur pour lui que dans la mesure où elle était diplômée et constituait un véritable « potentiel » qui aurait été profitable à l'embauche de son pays qui va si mal...

⁷ p.37.

⁸ p.48.

Que voilà un syllogisme superbement filé, et dont les prémisses nous portent vers une conclusion dont serait capable le plus décérébré des sorteurs⁹ !

Le désarroi que vous manifestez vis-à-vis de l'oisiveté délétère à laquelle sont livrés les « jeunes » rejoint votre incompréhension face à cet étonnant processus historique : « [Les immigrés de la première génération] ont nettoyé les rues, ramassé les poubelles, bitumé les routes, construit les maisons et monté les voitures à la chaîne. On pouvait espérer qu'avec la prospérité, l'éducation, les Nubiens de la deuxième génération accompliraient à leur tour leur ascension sociale. »¹⁰ Le cynisme atteint son comble, rien que par l'usage (maladroit ? voulu ?) de cet « à leur tour » dans votre deuxième phrase. Ainsi, ramasser les ordures ou balayer les trottoirs d'un pays développé est, d'après vous, un indice d'élévation sur l'échelle de la dignité ? Et les « petits mâles » devraient prendre exemple sur leurs pères pour gentiment se plier aux attentes du système qui a exploité la main d'œuvre que constituaient ces premiers ? De qui faut-il être le fils pour s'autoriser de pareilles divagations ? Délaissez un moment votre chouchou Arouet, fermez votre téléviseur, désabonnez-vous de *Déetective* et ouvrez donc une histoire de l'immigration, pour découvrir sur quels besoins réels elle était basée et de quelle propagande elle a usé pour attirer ses mineurs et ses ouvriers vers l'El Dorado rutilant des terrils et des usines. Après, nous reparlerons des enfants des enfants des enfants, et de la saine émulation qui règne dans les entreprises où il s'agit, selon vous, de les mettre aujourd'hui au taf pour qu'ils s'épanouissent.

Le tableau que vous brossez des banlieues relève de l'apocalypse et de l'amalgame. Vous y extrapolez des actes qui peuvent être commis *par n'importe quelle racaille*, de souche ou importée, afin d'aboutir au triptyque boschien d'une sauvagerie généralisée :

Les territoires invisibles sont, dans le pays nubien, des régions qui tendent insensiblement [l'emploi de cet adverbe est incongru, vu ce qui va suivre] à revenir à la barbarie. Ce n'est pas seulement que la loi de la république nubienne n'y a plus cours. Il s'agit d'abord d'une barbarie au sens corporel du terme : violence aveugle, inhumanité, cruauté. On [tiens, ici, nous passons au pronom indéfini. Ce n'est pas très scientifique, tout ça] attaque pour tuer. On jette des plaques de métal du haut des immeubles. On se met à trente pour massacrer sa victime. Une douzaine de gamins entre dix et treize ans harcèlent une petite vieille dans la rue, même pas pour l'argent, juste pour le plaisir. On enlève des Juifs et on les torture à mort. On torture aussi, à la lampe à souder, comme au joli temps de la Gestapo¹¹, d'autres petits truands avec lesquels on se trouve en conflit. Des balles volent ici et là, qui tuent des enfants. On nourrit des molosses, machines à tuer qui massacrent ou défigurent, surtout des enfants. On poignarde pour une cigarette refusée. On lynche des pères de famille, des jeunes gens ou des hommes âgés, pour un reproche, pour un regard, pour rien. On lapide des bébés dans les bras de leur mère. Le feu remporte en général un grand succès : on brûle vive des adolescentes. On enflamme des handicapées. On carbonise les bus, avec passagers. On grille des homosexuels. Pour se venger d'un vigile, on lui met le feu, et on le transforme en torche vivante. Il reste défiguré. Les journaux nubiens se remplissent tranquillement de ces *faits divers*. Les jeunes, quant à eux, se réclament de cette barbarie, et s'intitulent eux-mêmes fièrement *barbares*.¹²

Monsieur Jourde, un conseil : déménagez dare-dare sur la Bande de Gaza, vous vous y sentirez plus en sécurité qu'au Cœur des Ténèbres que vous nous dépeignez.

⁹ C'est le belgicisme pour « videur ». Ainsi Jourde aura-t-il au moins appris un mot de mon dialecte.

¹⁰ p.14.

¹¹ Et, n'en déplaise à Jourde, de la Guerre d'Algérie, mais je me doute qu'évoquer cet épisode lui répugne, puisqu'à ses yeux, il donne déjà lieu à suffisamment de manifestations de repentance.

¹² pp.78-79.

Dans l'ultime chapitre, point d'orgue de votre *opus magnus*, sont annoncées des « solutions ». On s'en doute, le cynisme est de mise également, au premier chef quand vous énumérez le « saupoudrage charitable » auquel s'adonne magnaniment la République et dont les « jeunes » se moquent comme d'une guigne (« la quasi-gratuité des soins, la gratuité de l'éducation, les allocations familiales, [...] les efforts de réhabilitation architecturale de certains quartiers de banlieue, les bas prix et la densité du réseau de transports »¹³). Permettez que je n'émette pas d'avis sur les munificentes infrastructures sociales de votre pays ; je risquerai de sombrer dans les mêmes écueils que vous lorsque vous caricaturez le mien.

Par contre, je me pencherai sur vos sarcasmes quant à la formation des « jeunes » et leur accès à des emplois valorisants :

Mais ils ont du mal à accepter la médiocrité des tels postes [précaires, à salaires modestes], qui ne correspondent pas à l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, et dont les salaires ne répondent pas à leurs besoins en matière de consommation. On les comprend. N'importe qui vaut mieux que ce genre d'emploi. Il ne s'agit pas, en outre, de créer des ghettos dans le monde du travail. La véritable solution consisterait à proposer à ces jeunes des professions hautement qualifiées, dotées d'un salaire élevé. Reste à savoir comment parvenir à un tel résultat.¹⁴

Vous avancez ensuite, toujours selon le contresens qui préside à votre démonstration, qu'il faut décerner à tous les « jeunes » des diplômes, des agrégations, des titres de docteur, etc., et vous articulez votre solution à un rappel de l'exception nubienne (lire : française) qui consiste à se résigner à ce que ses citoyens exigent des droits plutôt qu'ils n'exercent leurs devoirs.

Ce n'est pas à vous que je vais assener une leçon sur le fonctionnement de cette institution qu'est l'Université ; vous en aviez brillamment démonté les rouages grippés et les ridicules, notamment dans un article du *Monde diplomatique* que naguère je soumettais comme analyse-modèle à mes étudiants. Ce n'est pas à vous, qui avez apparemment été enseignant dans des lycées hautement « sensibles », que je vais réclamer un bilan du système scolaire français actuel. Je voudrais juste savoir ce que vous proposez *réellement*, en lieu et place de la dérobade qui clôture votre ouvrage, soit une pantomime pédagogique devant laquelle ceux qui se sont un tant soi peu intéressés à votre parcours, savent que vous n'y insufflez aucune foi.

Si d'aventure vous nous avez baladés dans le zoo métaphorique de cette zone de non-droit, de ces territoires occupés qu'est devenue, à vous lire, une moitié de la France, pour déboucher sur le constat que ce qui a été réalisé jusqu'ici, c'est du vent, du blabla, de la parlotte, des foutaises, eh bien, désolé de vous l'apprendre, c'est une fort faible et misérable conclusion.

Par son manque d'envergure, votre livre n'est pas un pavé dans la mare qui remuerait le limon poisseux, mais tellement salutaire à sonder, des véritables questions. Il n'est qu'une bulle supplémentaire qui vient lamentablement crever à la surface du sacro-saint Débat ; il ne sert qu'à illustrer votre position, cabrée, devant un phénomène qui vous dépasse, dans la mesure où vous n'en envisagez qu'un angle d'approche exclusif : celui du choc des civilisations ramené aux dimensions d'une ZEP. Dans cette triste épopée, vous donnez l'image d'un Pangloss en négatif, allant répétant que « Tout est pour le

¹³ p.103.

¹⁴ p.104.

moins bien dans le pire des mondes possibles » et qui, si on lui quémante un semblant de remède, esquisse un geste d'impuissance et fait grise mine sous son chapeau pointu.

Mais il se peut que je n'aie pas perçu le sens de votre démarche, que je vous prête des intentions qui ne sont absolument pas vôtres, et que je sois dépourvu de subtilité. Sachez en tout cas que vos *Carnets* sont indéfendables par l'argument de l'ironie. De deux choses l'une : soit vous n'avez pas utilisé assez de moyens pour railler le discours ambiant, que donc vous avalisez en le rendant si déchiffrable, si synthétiquement assimilable ; soit vous avez déployé trop d'effets, et personne ne vous tiendra compagnie sur le 150^e degré d'« humour » où vous vous situez. Dans les deux cas, c'est un échec. N'est pas Swift qui veut. J'ai pris le parti, et le pari, de vous prendre au sérieux.

Votre franc-parler vous a habitué à vous contracter de solides inimitiés, et vous escomptiez que le scandale de votre apologue vous permettrait de renouveler cette enivrante expérience. L'inquiétant, cette fois, n'est pas que vous allez déplaire à une infime partie de vos lecteurs ; c'est que vous allez remporter les suffrages et les éloges de tous les autres.



Pierre Jourde en Nubien

Frédéric SAENEN
Liège (Belgique) – 23 juillet 2007